

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1849 \( 19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Val-Richer, Samedi 3 novembre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## Val-Richer, Samedi 3 novembre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [histoire](#), [Histoire \(Angleterre\)](#), [Politique](#), [Politique \(France\)](#), [Posture politique](#), [Relation François-Dorothée \(Politique\)](#), [Révolution d'Angleterre \(œuvre\)](#), [Travail intellectuel](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date 1849-11-03

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

### Information générales

Langue Français

Cote AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Samedi 3 nov. 1849

Vous savez probablement ces détails-ci. Je vous les donne comme on me les mande, avant de publier ses résolutions Louis Bonaparte en avait fait part à Changarnier,

et lui avait offert de lui lire son manifeste. Le général avait répondu qu'il se rendait à la Chambre, et qu'il en entendrait là, la lecture. La lecture faite, Changarnier sortit de la séance, avec Thiers sans laisser percer au dehors aucune marque d'approbation ou de désapprobation. Voici le langage de Thiers. « Il ne faut pas que la majorité pousse le président à un coup de tête ; il faut qu'elle accepte ce Cabinet pris dans son sein et composé d'hommes honorables et dévoués à l'ordre. N'oubliions pas que nous sommes en présence de la République rouge et du socialisme, et que nous ne devons, sous aucun prétexte, leur fournir les moyens de triomphe. Ne faisons pas encore un 24 Février.» D'autres sont plus susceptibles, et disent que jamais assemblée n'a été plus indignement souffletée. Ils avouent néanmoins qu'elle ne peut guères se venger sans donner des armes à la Montagne et sans préparer son triomphe. Est-ce là ce qui vous revient ? Avez-vous entendu dire que sur le Boulevard, autour d'un café où se réunissent beaucoup d'officiers quelques uns, après avoir lu le manifeste, avaient crié : Vive Henri V et qu'ils avaient été sur le champ arrêtés ? Je ne fais pas de doute que la majorité ne doive accepter le cabinet pris dans son sein, et le contenir, et l'attirer à elle en le soutenant. Je crois même qu'elle pourrait tenir cette conduite avec beaucoup de dignité pour elle-même, et de profit pour son autorité sur le Pays et l'avenir. Mais je crains qu'on ne donne à une conduite qui pourrait prouver, et produire de la force, les apparences et par conséquent, les effets de la faiblesse. Je crains que mon pauvre pays ne soit défendu, contre les étourderies des enfants, que par les tâtonnements des vieillards. Gardez-moi le secret de ma crainte. Je pense à cela, et à vous. Je pense peut-être à des choses déjà surannées. Qui sait si le nouveau cabinet n'est pas mort ? Il n'avait pas encore été baptisé au Moniteur. Mes journaux me manqueront ce matin à cause de l'Assomption. Pas tous, j'espère. D'ailleurs j'aurai des lettres. C'est, je vous assure, une singulière impression que de vivre en même temps au milieu de tout cela, et au milieu du long Parlement, de Cromwell, de Richard Cromwell des Républicains, des Stuart & & & C'est une perpétuelle confusion de ressemblances et de différences, et de curiosités et de conjectures, qui tombent pêle-mêle sur la France et sur l'Angleterre, sur le passé et sur l'avenir. Je ne dirai pas cependant que je m'y perde. Mon impression est plutôt qu'il rejoillit bien de la lumière d'un pays et d'un temps sur l'autre. Mais soyez tranquille ; j'ai assez de bon sens pour ne pas me fier à mon impression et pour savoir que je n'y vois pas aussi clair que par moments, je le crois.

Midi

Merci, merci. Cela ne me paraît pas, à tout prendre, inquiétant pour le moment. Mes tendres amitiés à Ste. Aulaire quand vous le reverrez. Je crois plus que personne qu'il n'y a que les sots d'inaffiliés, mais je suis très décidé à ne pas me laisser affubler du moindre tort prétendu pour épargner à d'autres la honte de leurs gros péchés. Adieu. Adieu. Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Samedi 3 novembre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-11-03

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 03/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Samedi 3 nov. 1849

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

---

Val Thiers - Samedi 9 octobre 1849 <sup>2605</sup>

Vous savez probablement les détails, ci. Je vous le donne comme une chose mondiale. Avant de publier sa résolution, Louis Bonaparte en avait fait part à Chauvinier, et lui avait offert de lui lire son manifeste. Le général avait répondu qu'il se rendrait à la chambre, et qu'il en entourerait la lecture. La lecture faite, Chauvinier sortit de la séance avec Thiers, sans laisser personne au dehors aucun marque d'approbation ou de désapprobation. Voici le langage de Thiers. « Il ne faut pas que la majorité pousse le Président à un coup de tête ; il faut qu'elle accepte ce cabinet pris dans son sein, et composé d'hommes honorables et dévoués à l'ordre. N'oubliiez pas, que nous sommes au préfere de la République rouge et du Socialisme, et que nous ne devons, vous, aucun protéger, leur fournir le moyen de triomphé. Ne faisons pas, encore un *Le Figaro* »

D'autres, sont plus susceptibles, etc.

bientôt que jamais, assemblée n'a été plus  
infâme et souffrante. Ils reviennent néanmoins de ma révolte.

qu'elle ne peut qu'en se venger sans l'armes  
à la montagne et sans préparer

son triomphe.

Puis-je faire ce qui vous revient ?

Avez-vous entendu dire que, sur le  
Boulevard, autour d'un café où se réunissaient  
beaucoup d'officiers, quelque uns, après  
avoir lu le manifeste, avaient crié : Vive

Henri V ! ce qu'ils avaient été sur le champ  
accusés de faire ?

Je ne fais pas de doute que ~~la majorité~~ dans son  
but de faire accepter le cabinet pris dans son  
sein, ou le contenu, ou l'attache à elle ou  
le soutenant. Je crois même qu'il pouvait  
trouver cette conduite avec beaucoup de  
dignité pour elle-même, et de professeur  
son autorité sur le pays et l'avenir.  
Mais je crains qu'on ne donne, à une  
conduite qui pourrait prouver de produire  
de la force, les apparences et conséquent  
les effets de la faiblesse. Je crains que  
mon pauvre pays ne soit dépendre, contre

l'abominable des vicissitudes. Parlez-moi le secret

de ma révolte.

Le peu à cela et à nous. Je pense  
peut-être à de choses déjà suscitées. Qui

sait si le nouveau cabinet n'est pas mort ?

Il n'avait pas encore été baptisé au monte-

me, journaux me manquent le matin,  
l'heure de l'Assomption. Par tous, j'espère.  
D'ailleurs j'aurai des lettres.

C'est, je vous assure, une singulière  
impression que de vivre sur même terre

au milieu de tout cela, et au milieu du  
Long Parlement, de Cromwell, de Richard

la majorité, de Cromwell, de Républicain, de Stuart, de Charles.

C'est une perpétuelle confusion de rassemblements

et de différences, et de curiosités et des

conjectures qui tombent pieds nus sur la

France et sur l'Angleterre, sur le passé

et sur l'avenir. Je ne disai pas cependant

que je m'y perde. Mon impression est

plutôt qu'il rejoîtrait bien de la luminosité

d'un pays et d'un temps sur l'autre. Mais

Soyez tranquille ; j'ai assez de bon sens

pour ne pas me fier à mon impression,

et pour savoir que je m'y vois pas aussi

clai's que, par moment, je le crois.  
Mme.

Merci merci. Cela ne me pa'soit pas, à  
tout prendre, inquietante pour le moment.  
Mes tendres amitiés à M. Audouin quand  
vous le reverrez. Je crois plus que personne  
qu'il n'y a que les vots défaillables ; moi je  
suis très dévoué à ne pas me laisser affubler  
du moindre tort prétendu avec énergie  
à d'autre la honte de leurs propres idées.  
Ainsi. Ainsi. Ainsi.